

THÉÂTRE
OCÉAN NORD

Espace de travail et de création

Festival Mouvements d'altérité

01 \ 24/10/2021

*Je pense
que le
théâtre est
l'art de se
confronter à
l'altérité et
aux risques
qu'elle implique
nécessairement*
Koffi Kwahulé

Festival Mouvements d'altérité

L'altérité constitue un des endroits de générosité possible du théâtre

Entretien avec Isabelle Pousseur – Laurent Ancion

Aucun doute : qui y était s'en souvient. Fin 2018, le Théâtre Océan Nord présentait le festival *Mouvements d'identité* et, comme un cœur dans l'écorce, la puissance émotionnelle de ses trois spectacles restera gravée pour longtemps dans la mémoire des spectateurs. *Final Cut* (Myriam Saduis), *J'appartiens au vent qui souffle* (Aminata Abdoulaye) et *Legs* (Edoxi Gnoula) mettaient nos identités en mouvement : ces trois récits de femmes, tous saisissants, inscrivait dans les corps les tensions vécues entre l'Afrique et l'Europe.

Aurolé d'une pluie de prix, ce tout premier festival dans l'histoire du Théâtre Océan Nord a créé la ferveur des publics... et l'envie d'y revenir. Trois ans – et un long tunnel sanitaire – après, voici que s'annonce *Mouvements d'altérité*. On change un mot, on recommence ? Pas du tout. De l'identité à l'altérité, de la quête de soi à la quête de l'autre, ce nouveau festival ouvre ses horizons à quatre formes théâtrales qui interrogent les différences d'âges, de genres, d'origines culturelles, mais aussi l'art du jeu lui-même.

« L'objectif premier de la programmation, c'est de faire du plateau le lieu par excellence de l'apparition de l'autre », explique Isabelle Pousseur, en coulisses de ce très réjouissant rendez-vous. En quatre spectacles et une foule d'autres événements « en marge », nous deviendrons tour à tour femme, personne très âgée, bourreau, victime, homme et bien d'autres choses, tout en restant nous-mêmes. Et si le théâtre était ce terrain de jeu qui nous invite sans cesse à voir plus loin que le bout de notre nez ? C'est bien l'intention de *Mouvements d'altérité*.

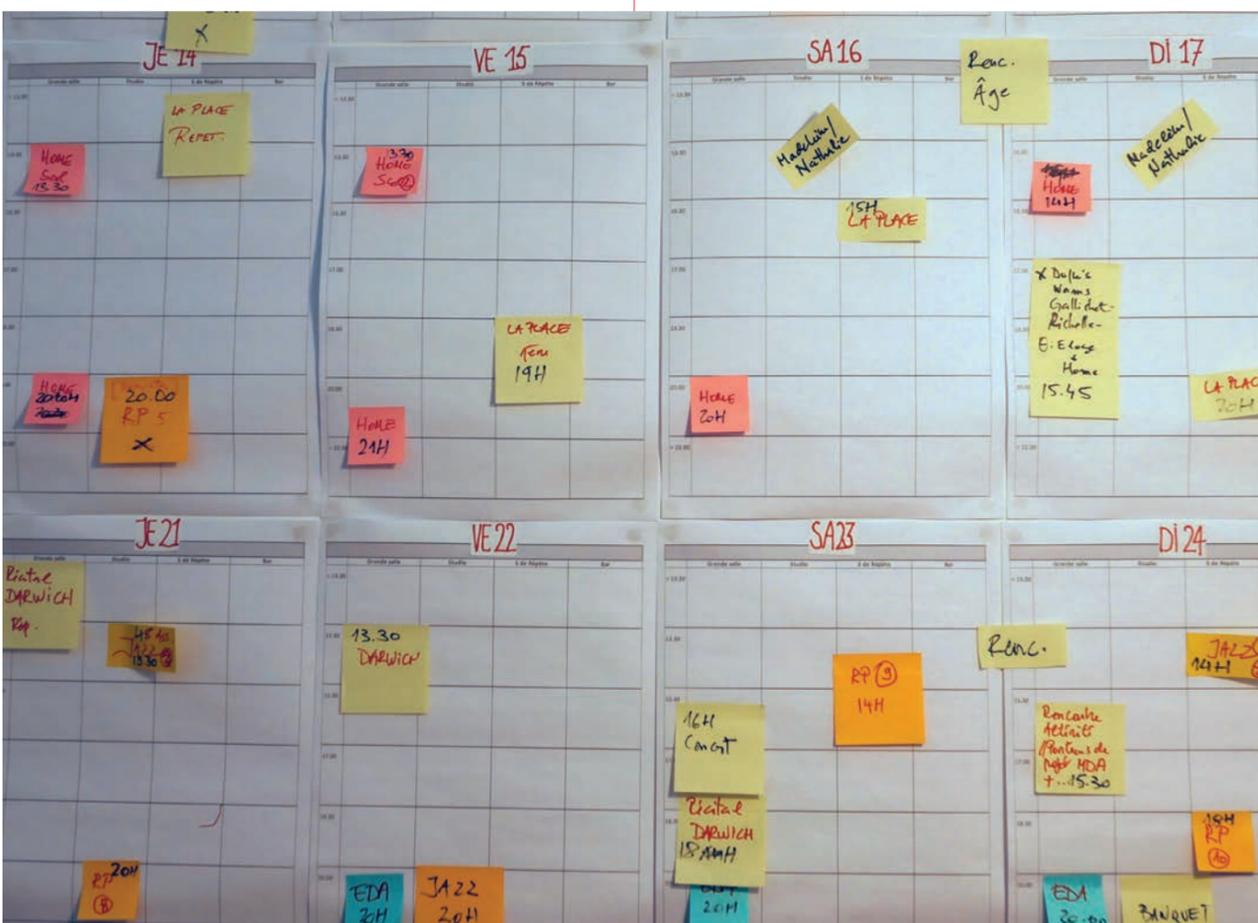
Laurent Ancion Il y a 3 ans, *Mouvements d'identité* a créé une belle émulation au cœur du théâtre : tant les spectateurs que la presse se sont régalés de ce type de programmation « festivalière », à la fois intense et multiple. C'était évident pour toi de recommencer ?

Isabelle Pousseur Pour moi, pas tout de suite, parce qu'à la fin, j'étais essorée ! (rires) Mais pour les publics, oui, c'était évident. Tout au long de ce premier festival, on me disait : « Quel plaisir, vous allez le refaire hein ? ». Je pense que, même si c'était le premier festival consacré à des créations professionnelles (il y avait eu bien sûr les Rencontres d'Ateliers, avec les amateurs), ce genre de rendez-vous s'inscrit pleinement dans la logique du Théâtre Océan Nord. En 1996, nous avons ouvert ce lieu pour qu'il soit à taille humaine, convivial, proche de ses voisins et de la création. Un lieu qui donne envie de rester après le spectacle, de rencontrer les artistes, de manger à la grande table. Ce lieu, c'est l'inverse de la grandiloquence : un ancien garage, sans grand décorum, qui sent le travail ! Tout au long du premier festival, j'ai pris énormément de plaisir à observer la dynamique dans la circulation du public, les rencontres, les échanges entre personnes qui ne viennent pas d'un même monde. C'est ce que nous voulons construire au quotidien. À l'heure de faire certains choix parmi mes projets, cette idée de rêver un nouveau festival s'est imposée comme ce que je souhaitais le plus pour le théâtre.

LA *Final Cut*, créé et joué par Myriam Saduis, a été doublement récompensé aux Prix Maeterlinck de la Critique 2019 (Meilleure comédienne, Meilleur spectacle). *Legs*, d'Edoxi Gnoula, a reçu le prix du Meilleur seul-en-scène. Et la même année, les Prix te distinguaient avec le Prix Bernadette Abraté, pour l'ensemble de ton travail artistique. Comment résonne en toi ce type de reconnaissances ?

IP Les « prix », en général, c'est un drôle de truc ! Nous créons des spectacles, nous ne participons pas à une compétition sportive. Il y a donc un décalage a priori entre une démarche créative ouverte et la notion de « meilleur ». Toutefois, j'estime que la reconnaissance est très utile, à certains moments de vie, pour se construire. Je pense par exemple à mes premières années en tant qu'enseignante, au Conservatoire de Liège. Je découvrais la mise en scène et mes pas étaient très hésitants. À ma première expérience, je pensais même que ce serait la dernière ! Puis des personnes sont venues vers moi pour me dire : « C'était bien, j'ai vu ceci, compris cela... ». Un « prix » agit peut-être dans le même sens. Quand tu te sens extrêmement fragile, les retours positifs

sont déterminants. Ils te permettent de passer des caps, de gagner du temps, de prendre de l'écorce. C'est vrai, les reconnaissances m'ont toujours fait plaisir, dans le sens d'un renforcement, d'un soutien à une démarche. Et je suis très heureuse pour les artistes, pour Myriam Saduis, pour Edoxi Gnoula. Des artistes engagées dans leur travail, qui se voient encouragées sur un chemin artistique peu commun.



LA La véritable récompense du premier festival, c'est sans doute la ferveur du public, venu en nombre à la rencontre d'œuvres denses et profondes. Un signal encourageant aussi pour les démarches du Théâtre Océan Nord, qui n'a jamais rien lâché de son exigence artistique ?

IP J'ai toujours pensé que quand les spectateurs se sentent accueillis, accompagnés, quand ils perçoivent qu'on fait totalement confiance à leur intelligence, tout est possible : les spectacles longs, les spectacles plus durs... C'est une expérience qu'on vit ensemble. Pour *Mouvements d'identité*, il y avait quelque chose d'inédit, de neuf : trois regards de femme sur les liens entre la Belgique, la France et l'Afrique, et l'influence que ces liens ont eu sur leur histoire personnelle, leur être. Que ces paroles féminines, intimes, poétiques et politiques rencontrent le public m'enchantait. Parce que ce sont des paroles qui aident à nous réparer, d'où que l'on soit.

LA « Le théâtre, art de l'autre »... C'est le titre de ton essai, publié en 2013 aux Éditions Alternatives Théâtrales, dans un numéro hors-série. Et c'est aussi une très belle définition du théâtre : l'exploration de l'altérité. Est-ce là que plongent les racines du festival *Mouvements d'altérité* qui s'annonce ?

IP Oui, cet essai accompagnait une réflexion que je mène depuis longtemps. Pour moi, l'altérité constitue un des endroits de générosité possible du théâtre, en nous invitant à découvrir « l'autre ». Cette notion vaut par ses sujets bien sûr, qui explorent le réel pour donner à voir et à ressentir « tout ce qui n'est pas nous ». Mais l'altérité concerne aussi le théâtre lui-même : par nature, l'acteur est invité à « devenir autre », comme le fait aussi l'auteur au moment de l'écriture et le spectateur au moment de l'expérience de la représentation. L'objectif premier de la programmation, c'est de faire du plateau le lieu par excellence de l'apparition de l'autre. Tous les spectacles – comme les différentes rencontres et courtes formes qui les accompagnent – proposent à la fois la rencontre d'une altérité de fond et d'une altérité de forme.

LA Comment cela s'incarne-t-il dans le festival ?

IP J'aime la formule « faire apparaître l'autre sous les yeux des spectateurs » : c'est l'étrange familiarité qui permet au public de plonger dans une autre réalité, mais en connivence, sans jamais oublier de penser par lui-même. *Home*, de Magrit Coulon, nous confronte à trois tout jeunes comédiens qui incarnent de très vieilles personnes, sans maquillage ni travestissement. Comment voir apparaître l'âge dans des corps jeunes ? *Jaz*, un projet porté par Djo Ngéleka et mis en scène par Laeticia Ajanohun, se demande comment voir surgir un corps de femme dans celui d'un homme. Avec son titre reptilien qui évoque la mue, *Et je voulais ramper hors de ma peau*, de Valentine Gérard et Francine Landrain, explore la féminité et les altérités de l'âge. Et je serai sur le plateau pour porter *Éloge de l'altérité*, une conférence chorale et théâtrale dont le titre est assez explicite ! Ce « don d'altérité », qui permet à l'autre de surgir devant nous, m'apparaît en fait comme une puissance que le théâtre est le seul à pouvoir porter aussi intensément.

LA En puisant directement dans le réel (la vieillesse dans les homes, la question des genres, l'âge), le festival s'inscrit pleinement dans ce théâtre qui enquête, va chercher « l'autre » sur le terrain, ouvre ses portes...

IP L'altérité est entrée en douceur sur nos scènes ! Depuis la création des *Invisibles*, au Théâtre Océan Nord, en 2009, à partir de l'enquête de Florence Aubenas sur les femmes de ménage, j'ai redoublé d'attention pour cette question du réel. J'ai été frappée par le désir, chez les jeunes artistes en particulier, de questionner la société à partir d'enquêtes, d'interviews, de rencontres avec des « invisibles » de tout bord, d'interroger avec intelligence et singularité la manière dont le théâtre s'empare de leurs vies, de leurs paroles, de leurs corps. J'ai évoqué *Home*, qui en est un exemple frappant. Et tout le festival propose d'envisager le réel avec un autre regard, par le théâtre. Lors d'un week-end du festival consacré à l'âge, par exemple, le spectacle *La place* de Laure Lapel, dévoilera le travail de jeunes comédiennes qui jouent les mots d'hommes âgés, interviewés lors des travaux place Fernand Cocq à Ixelles. On entend donc des mots qui ne correspondent pas aux corps qu'on voit. Où d'autre qu'au théâtre peut-on ainsi être dérouterés, obligés de réactiver notre pensée ? Quand j'ai découvert ce travail à l'Insas, j'ai été éblouie que des jeunes gens s'intéressent de si près au monde qui les entoure, et le donnent à voir de façon si personnelle.

LA À l'image du premier festival, le public n'est pas simplement convié à un vaste menu : *Mouvements d'altérité* est une démarche qui implique aussi sa curiosité, sa sensibilité. Comme tu le dis dans *Éloge de l'altérité*, le spectateur, par son regard et son cœur, participe pleinement au spectacle ?

IP Depuis *À ceux qui naîtront après nous*, créé en 1994, j'ai toujours cherché cela : que le public partage un vécu, une expérience de vie. Mettre en scène, c'est aussi mettre le spectateur dans un certain état de perception, et pas simplement l'installer sur une chaise. Pour moi, le spectateur est « un joueur en puissance », comme l'écrit Denis Guénoun dans *Le théâtre est-il nécessaire ?* C'est un beau terme. Il estime que le spectateur d'aujourd'hui a « envie d'aller sur le plateau », de jouer symboliquement sa part. C'est l'idée que j'avais en ouvrant le Théâtre Océan Nord, et c'est l'idée qui fonde *Mouvements d'altérité*.

Éloge de l'Altérité

Conférence-spectacle théâtrale et musicale

Création

Isabelle Pousseur

Un Abécédaire passé au shaker des arts vivants

Entretien avec Laurent Ancion

Depuis 1996, le Théâtre Océan Nord est un de ces très rares lieux qui peut vous convaincre que le vieux béton est un matériau chaleureux. Celui qui claquemure la salle, plafond compris, semble chargé d'humanité, d'élans du cœur, de conquête de nouveaux territoires artistiques, accumulés au fil de 25 ans de théâtre – qui fut naguère garage. C'est un peu de ces secrets bien gardés, doublés de ceux d'Isabelle Pousseur, que vient nous dévoiler Éloge de l'altérité. Car au fond, qu'est-ce que le théâtre? Que signifie jouer? Par quelle envie commune, de la scène à la salle, tout spectacle est-il porté? Entourée par trois générations d'acteurs et d'actrices, Isabelle Pousseur sera, pour une fois, sous les projecteurs. Elle sera la narratrice d'une « conférence-spectacle théâtrale et musicale », à travers laquelle elle aborde, selon différents angles, son rapport personnel à l'altérité. Ne tremblez pas trop pour elle: Isabelle Pousseur avoue son énorme plaisir à jouer! Et l'on se réjouit de découvrir ce rendez-vous très singulier, où elle partage la scène avec Chloé Winkel, Francesco Italiano, Paul Camus, Amid Chakir, Bogdan Kikéna et au piano Jean-Luc Plouvier.

Laurent Ancion Comment est né cet Éloge de l'altérité? En lisant la distribution de cette « conférence-spectacle », dont le titre résonne comme une volonté d'action, on se doute bien qu'il ne s'agit pas d'une classique conférence avec micro et verre d'eau...

Isabelle Pousseur En effet, il s'agit d'un « vrai » spectacle, bâti autour de mon envie de partager une pensée. Tout est parti de l'écriture d'une conférence – au sens classique. Titree Conférence sur l'altérité, elle a été donnée au Théâtre Océan Nord, puis en Suisse, avant de paraître en 2013 dans un numéro spécial d'Alternatives Théâtrales. Ma position y est celle d'une metteuse en scène qui rend compte de sa pratique, à partir de sa position singulière. Et pour moi, le metteur en scène se trouve au centre d'une constellation d'altérités: celle de l'auteur, de l'acteur, du personnage et du spectateur. Cet enchevêtrement de regards « autres » constitue, selon moi, la plus grande partie du travail. S'interroger sur l'altérité, c'est explorer en quoi la mise en scène s'enrichit des autres, comment elle les intègre, les inclut et en dépend.

IP Ensuite, très rapidement, j'ai décidé de transformer cette conférence en entretien, à la fois parce que je trouve ça plus vivant mais aussi pour introduire une idée de transmission. Pour cela, je me suis inspirée de l'Abécédaire de Gilles Deleuze qui est interviewé par une ancienne étudiante à lui. J'ai donc proposé à Bogdan Kikéna, un jeune metteur en scène qui a été mon étudiant et mon assistant à l'INSAS, d'être mon interlocuteur. Les défis de santé qui ont suivi (depuis septembre 2019, je n'ai plus travaillé à la direction d'acteurs, mon travail s'est interrompu brutalement alors que j'étais en plein projet à l'INSAS) m'ont donné le temps d'enrichir considérablement la matière.

LA Peux-tu nous rappeler ces modes d'altérité qui te semblent constitutifs de l'art théâtral – et qui seront les jalons du spectacle?

IP Dans le spectacle, il y aura d'abord un premier entretien introductif autour de la formule « Le théâtre, art de l'autre » et de la raison pour laquelle je crois que l'expérience théâtrale se structure à partir du concept d'altérité.

Ensuite, le deuxième entretien tournera autour de l'altérité de l'auteur et développera l'idée de la nécessité d'une profonde immersion dans son univers, d'une véritable rencontre avec un autre regard sur le monde que le mien, à partir d'un concept très important pour moi qui est celui de l'étonnement. Une rencontre qui permet par ailleurs de me connecter à mes propres désirs. Cette idée amènera la première bascule théâtrale du spectacle, autour de Bernard-Marie Koltès et de sa relation à l'Afrique qui a considérablement influencé la mienne, mais de manière inconsciente et très mystérieuse. Cette rupture se construit autour d'une très belle lettre adressée à sa mère quand il a 17 ans, d'un extrait d'interview et d'un monologue tiré de *Combat de nègre et de chiens*.



© Christine Gregoire

Le troisième entretien est consacré à l'acteur. Il rend compte d'une altérité qui a complètement déterminé ma manière de faire du théâtre par l'élaboration d'une méthode dans laquelle la singularité de chacun est déployée. L'écoute profonde de ce que propose l'acteur éveille en moi des zones de création qui seraient restées inaccessibles sans lui. Cet entretien débouchera sur un récit personnel très important pour moi et que je préfère ne pas dévoiler ici.

Le quatrième entretien porte sur le personnage. Il se découpe en trois parties: le personnage en tant que relation au réel, en tant que porte vers l'imagination et comme exigence d'un monde intérieur qui est le secret de l'acteur. Dans cette partie, la fiction prendra véritablement le pouvoir à partir d'un chapitre de *Vie et Destin* de Vassili Grossman.

Le cinquième entretien parlera du spectateur dont je pense qu'il est avant tout un inconnu dont on ne peut mesurer ni les capacités intellectuelles, ni la culture et auquel je fais toujours confiance. C'est, pour moi, le rôle du spectacle et de la mise en scène de transformer cet inconnu en spectateur.

Il devrait a priori exister un sixième entretien, mais je l'ai transformé en une scène très onirique et théâtrale qui sera le final du spectacle.

LA Tout cela accompagné du piano de Jean-Luc Plouvier?

IP Oui, et c'est très important, ce spectacle peut être considéré comme un voyage dans lequel entretien, conversation, récits, fiction et musique dialoguent sans cesse. Jean-Luc est un pianiste que j'aime beaucoup et dont j'ai pu apprécier la présence scénique dans le spectacle d'Anne Teresa De Keersmaecker *Vortex temporum*.

LA Au centre de tout cela: toi! On te connaît bien sûr comme metteuse en scène. Mais il ne faudrait pas oublier ton parcours d'actrice. Tu as joué sous la conduite de Michel Dezoteux (*Lettres de prison, d'après Antonio Gramsci*), tu as remplacé Janine Patrick dans ta mise en scène de *Et si l'été revenait, d'Adamov...* Tu te sens chez toi sur le plateau?

IP Oui, j'ai toujours éprouvé du plaisir à jouer. En reprenant le rôle de Janine Patrick, en 1991, dans *Et si l'été revenait*, malgré le stress, j'ai eu un énorme plaisir de jeu. Je me sentais tout à coup tellement plus détendue sur le plateau que comme metteuse en scène dans la salle! Une fois que le spectacle est monté et qu'il se joue, la situation du metteur en scène me semble terrifiante: tu es stressé, mais tu n'as plus rien à faire... Le stress de l'acteur le porte vers le jeu. Le stress du metteur en scène, pendant le spectacle, ça ne sert à rien du tout! C'est pour cela que, dans plusieurs des spectacles que j'ai dirigés, je me suis trouvé un petit coin de plateau. Dans *4.48 Psychose* par exemple, j'étais derrière mon ordinateur, à une petite table, en bord d'espace de jeu. Je ne faisais presque rien, mais j'étais sur le plateau...

LA Tu as choisi un métier – la mise en scène – qui te fait souffrir?

IP Je n'irais peut-être pas jusqu'à l'idée de souffrance, mais tu es tellement responsable humainement de tout ce qui se passe... C'est parfois lourd à porter. Pour le moment, avec les défis de santé, je ne me sens pas la force de diriger un grand groupe d'acteurs. C'est de là qu'est né *Éloge de l'altérité*. Lors de la première session de travail, j'étais contente d'aller m'asseoir sur le fauteuil, lieu du jeu, et de m'en remettre à Guillemette Laurent pour le regard extérieur. J'ai totale confiance en elle. Nous avons travaillé 20 ans ensemble, durant lesquels elle a été mon assistante. Nous avons mené des séminaires communs à l'INSAS... Elle me connaît très bien. Elle est au bon endroit. Et pour l'instant, le mien me convient aussi!

LA Rassure-nous: il s'agit d'une conférence réflexive, de l'ordre du bilan, de la mise en perspective d'une vie de travail, de transmission... mais pas testamentaire?!

IP Non, bien sûr! En même temps, je dois bien admettre qu'il est difficile de répondre à cette question. J'ai été contrainte de prendre du recul. Or la direction d'acteurs, c'est toute ma vie. Ces moments de création comptent parmi ceux où j'ai senti le plus fort être au cœur de l'humanité: un sentiment né du mélange très intense d'affects réels avec ceux de la fiction, où j'étais portée par des auteurs, des acteurs et des collaborateurs formidables. Je me rends compte que je suis contente de faire ce spectacle-ci, né d'une autre vision du travail. Ce n'est donc pas du tout testamentaire, puisque je veux et je vais continuer. Je préfère pour le moment les choses singulières et atypiques, comme *Éloge de l'altérité*. J'ai le désir, peut-être un peu orgueilleux, de faire des spectacles que tout le monde ne ferait pas. Pourquoi rajouter un spectacle à la multiplicité? Le fait d'avoir un lieu me permet de vivre cette interrogation. Je bénis le jour où j'ai fait ce choix, parce qu'il me donne des libertés extraordinaires qui me permettent d'explorer des choses différentes.

LA Cet Éloge de l'altérité, en creux, semble aussi un éloge de la transmission?

IP Mon espoir, c'est que le spectacle ne raconte pas simplement une manière de travailler au théâtre, mais s'ouvre aussi à d'autres champs. Quand nous avons travaillé sur la notion d'altérité dans le cadre du Studio d'acteurs, des spectateurs œuvrant en pédagogie ou en psychologie nous ont dit: « C'est étonnant, on a l'impression que vous parlez de nous aussi! ». Je souhaite que le travail dans le champ artistique puisse inspirer d'autres personnes qui n'y travaillent pas nécessairement, pour continuer à forger une « intelligence collective ». Oui, je suis animée par ce désir de transmission, parce que je suis convaincue que le théâtre, et l'art en général, peut inspirer le monde. Ces univers ont aussi tout à gagner de l'altérité.

Représentations

01 } 09/10 & 22 } 24/10

02/10 Rencontre avec Michel Dupuis
09/10 Rencontre avec Koffi Kwahulé
24/10 Rencontre avec les artistes du Festival

Conception et texte Isabelle Pousseur

Avec Isabelle Pousseur, Paul Camus, Amid Chakir, Francesco Italiano, Bogdan Kikéna, Chloé Winkel & Jean-Luc Plouvier, piano
Accompagnement artistique & regard extérieur Guillemette Laurent
Assistante Alyssa Tzavaras – Scénographie Christine Gregoire
Création lumière Michel Boermans – Création son Laure Lapel
Création costumes et accessoires Laura Ughetto Chorégraphie Nadine Ganase & Filipa Cardoso – Régie générale Nicolas Oubraham

Avec la participation de Carole Adolff, Juliette Ban, Julien Beckers, Alice Borgers, Madeleine Camus, Romain Cinter, Magrit Coulon, Ozan Eken, Selma Hassani, Solange Munceme, Djo Ngeleka, Anthony Ruotte, Ibrahima Diokine Sambou (Papis)

Production Théâtre Océan Nord
Soutien Fédération Wallonie Bruxelles service Théâtre, Loterie Nationale, taxshelter.be, ING et Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge

Festival Mouvements d'altérité

01/10	20:00	<i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur	17/10	Perm.	<i>Patiences</i> Exposition – photo & audio Madeleine Camus
01\24/10	Perm.	<i>Patiences</i> Exposition – photo & audio Madeleine Camus			<i>Les Voix du Val des Roses</i> Nathalie Rjewsky & Anne-Sophie de Bueger (installation sonore)
02/10	18:00 22:30	<i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur Rencontre avec Michel Dupuis	14:00 15:30		<i>Home</i> Magrit Coulon Rencontre «Âges» avec Michel Dupuis, François Gallichet, Sophie Richelle Frédéric Worms
05/10	20:00	<i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur	17:30		<i>Ingrid</i> Nathalie Rjewsky
06/10	19:30	<i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur	20:00		<i>La Place</i> Laure Lapel
07/10	13:30 20:00 21:30	<i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur <i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard Rencontre avec Corine Sombrun	19/10	13:30 15:00 20:00	<i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard Rencontre avec Ali Aouattah <i>Jaz</i> (Koffi Kwahulé) Djo Ngeleka & Laetitia Ajanohun
08/10	13:30 18:00 20:00	<i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard Lectures des textes issus de l'atelier d'écriture avec Koffi Kwahulé (à l'INSAS) <i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur	20/10	19:30	<i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard
09/10	14:00 18:00 20:00	<i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur Rencontre avec Koffi Kwahulé <i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard	21/10	13:30 20:00	<i>Jaz</i> (Koffi Kwahulé) Djo Ngeleka & Laetitia Ajanohun <i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard
10/10	16:30 18:00	<i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard Rencontre avec Isabelle Stengers	22/10	13:30 20:00 20:00	<i>Le Discours de l'homme rouge</i> (Mahmoud Darwich) Amid Chakir (partenariat Midis de la Poésie) <i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur <i>Jaz</i> (Koffi Kwahulé) Djo Ngeleka & Laetitia Ajanohun
12/10	20:00 21:30	<i>Jaz</i> (Koffi Kwahulé) Djo Ngeleka & Laetitia Ajanohun Rencontre avec Koffi Kwahulé	23/10	14:00 16:00 18:00 20:00	<i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard Concert <i>The People United Will Never Be Defeated</i> (Frederic Rzewski) <i>Stephane Ginsburgh</i> , piano <i>Le Discours de l'homme rouge</i> (Mahmoud Darwich) Amid Chakir (partenariat Midis de la Poésie) <i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur
13/10	19:30 19:30	<i>Home</i> Magrit Coulon <i>Jaz</i> (Koffi Kwahulé) Djo Ngeleka & Laetitia Ajanohun	24/10	14:00 15:30 18:00 20:00	<i>Jaz</i> (Koffi Kwahulé) Djo Ngeleka & Laetitia Ajanohun <i>Le théâtre, art de l'autre</i> Rencontre en forme de final avec les artistes du Festival <i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard <i>Éloge de l'Altérité</i> Isabelle Pousseur
14/10	13:30 20:00 20:00	<i>Home</i> Magrit Coulon <i>Home</i> Magrit Coulon <i>Et je voulais ramper hors de ma peau</i> Francine Landrain & Valentine Gérard			
15/10	13:30 19:00 21:00	<i>Home</i> Magrit Coulon <i>La Place</i> Laure Lapel <i>Home</i> Magrit Coulon			
16/10	Perm. 15:00 17:30 20:00	<i>Patiences</i> Exposition – photo & audio Madeleine Camus <i>Les Voix du Val des Roses</i> Nathalie Rjewsky & Anne-Sophie de Bueger (installation sonore) <i>La Place</i> Laure Lapel <i>Ingrid</i> Nathalie Rjewsky <i>Home</i> Magrit Coulon			

Équipe Direction artistique *Isabelle Pousseur* – Directeur adjoint *Tarquin Billiet*
Administration *Patrice Bommafoux* – Images, divers *Michel Boermans*
Coordination *Juliette Framorando* – Relations public scolaire et associatif *Romain Cinter & Diana David* – Communication & Presse *Tarquin Billiet, Sophie Dupavé, Delphine Friquet* – Direction Technique *Nicolas Sanchez* – Régisseurs *Nicolas Oubraham, Christophe Deprez, Mathieu Libion* – Intendance & Bar *Mina Miltenos, Anna Solomin*
Réservations & Billetterie *Lise Bruynseels*

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Service Théâtre, de la Loterie Nationale, de taxshelter.be, ING et du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge, de la COCOF, Service de la Culture et du Tourisme, de la Commune de Schaerbeek, échevinat de la culture, Wallonie-Bruxelles International.

Partenaires Les Midis de la Poésie, Chaire Mahmoud Darwich, INSAS, Les Gastrosophes, Article 27.

INFOS PRATIQUES

RÉSERVATIONS

02/216 75 55
billetterie@oceannord.org
Sur place : 45 minutes avant les représentations.

Toute place non retirée 15 minutes avant le début du spectacle est susceptible d'être remise en vente.

TARIFS

12€ tarif plein
7,5€ étudiant-e / demandeur-euse d'emploi / senior-e / personne en situation de handicap / détenteur-riche carte prof / groupe adultes (min. 10 personnes)
5€ professionnel-le du spectacle / groupe scolaire ou associatif / détenteur-riche Carte culture / habitant-e du quartier (sur présentation d'un justificatif de domicile – liste des rues concernées sur oceannord.org)
3€ étudiant-s théâtre (hors académies)
1,25€ Article 27

GRATUIT

habitant-e de la rue Vandeweyer

Midis de la Poésie pour *Le Discours de l'homme rouge*, les 22 & 23/10 :
8€ entrée adulte (+ de 30 ans),
6€ étudiant-e-s,
5€ demandeur-r-se-s d'emploi, professionnels

ACCÈS

Rue Vandeweyer 63-65, 1030 Bruxelles
Nous vous conseillons d'emprunter les transports en commun pour faciliter votre venue.

Trams arrêt Place Liedts : 25, 32, 55, 93
Trams arrêt Saint-Servais : 92

 Le Théâtre Océan Nord est partiellement accessible aux personnes à mobilité réduite. N'hésitez pas à nous faire part de vos besoins lors de votre réservation ou le soir même à la billetterie.

Coronavirus Covid-19 : les conditions d'accueil du public seront déterminées conformément aux directives officielles en vigueur au moment des représentations et reprises sur notre site.

BAR ET RESTAURATION

Le bar sera ouvert et proposera de petites restaurations. L'ASBL Les Gastrosophes vous propose des repas tous les soirs et le midi (uniquement les week-end). Important : afin que nous puissions les organiser, il est conseillé de réserver deux jours au plus tard avant votre venue sur l'adresse billetterie@oceannord.org ou par téléphone (02/216 75 55), en même temps que vous effectuez vos réservations.

Ces informations sont communiquées sous réserve des protocoles Covid en vigueur dans l'Horeca au moment du Festival. Suivez l'info sur notre site.



La Place

Laure Lapel



Bégiansolutions©DavidHélich

"Tu sais il y a des petits inconforts qui tout de suite t'énervent pour peu que tu te sentes déjà un peu mal" Karim.

Le bistrot du coin a fermé. Les arbres ont été arrachés. Le béton a tout recouvert. Les transformations brutales du quartier affectent les repères de Thierry et Karim. Déboussolés par la mutation de leur environnement familial, ils tentent de s'adapter, ils cherchent leur place. L'un se prend pour un arbre, l'autre pour Robin des Bois. Contraints à l'immobilité et à l'attente, leur parole est leur seule arme de résistance. Le regard d'autrui, leur seul moyen d'exister. Dans cet espace qui s'effrite, un troisième personnage explore les vestiges d'un lieu dont la mémoire s'efface.

À partir d'entretiens récoltés dans le quartier de la Place Fernand Cocq à Ixelles, Laure Lapel cherche à traduire sur le plateau une certaine distance sociale, et invite à penser son impact sur les corps et sur l'espace. Elle nous propose une rencontre au présent avec l'autre, sa part d'inconfort et d'exaltation, à vivre dans la sécurité de la salle de théâtre.

Laure Lapel met ici à l'épreuve une forme longue au départ de son travail de fin d'études en mise en scène à l'INSAS. La création finale du spectacle sera présentée au Théâtre Océan Nord durant la saison 2022/2023.

Mise en scène **Laure Lapel**

Aide à l'écriture et dramaturgie **Jérôme Michez**
Avec **Yasmina Al-Assi, Zenabou Mbamba, Zoé Sjollema**
Son **Louison Assié** - Scénographie **Nathalie Moisan**
Lumière **Jonathan Kibani** - Production déléguée **Laetitia Neri**

Soutiens Théâtre Océan Nord, Théâtre des Doms, La Chaufferie Acte 1, La Fabrique, Théâtre de la Balsamine

23/10 The People United Will Never Be Defeated

Frederic Rzewski/Stéphane Ginsburgh, piano



© Marc-Henri Cylbert

De son propre aveu, lorsqu'il découvre un jour de juin 1973, *El pueblo unido jamás será vencido* entonnée par un chanteur de rue à Santiago, Frederic Rzewski y perçoit un thème auquel il s'identifie pleinement, « son chant incessant me poursuivit et resta coincé dans mon esprit » dit-il. L'ouvrage auquel il se livre alors relève un double défi. D'abord faire travailler les outils d'expressions des musiques savantes occidentales au service d'une réécriture de cette chanson populaire. Ensuite, et c'est l'enjeu majeur de l'entreprise, faire dire littéralement par la musique instrumentale ce que le texte prenait en charge dans la version originale.

Trois éléments se recoupent dans l'adaptation par Frederic Rzewski. La source tout d'abord : l'original fut composé par Sergio Ortega et chanté par le groupe chilien Quilapayún, artistes nommés ambassadeurs culturels du Chili par le président socialiste de l'époque, Salvador Allende, en 1972. L'actualité, ensuite : un coup d'État militaire mené par Augusto Pinochet et par lequel Allende fut renversé le 11 septembre 1973 à Santiago. Et enfin : la part d'autocritique d'un citoyen américain (Frederic Rzewski) quant aux implications de son pays dans l'établissement des dictatures sud-américaines.

La pièce sera interprétée par le pianiste Stéphane Ginsburgh, qui fut un proche compagnon de route de Frederic Rzewski et interprète d'élection de ses oeuvres. Le concert est l'occasion d'un hommage au compositeur, disparu le 26 juin de cette année.

Écoles, associations : préparez votre venue !

Notre responsable des publics, accompagné des artistes lorsqu'il-elle-s sont disponibles, propose de venir présenter le spectacle dans les classes et associations qui le souhaitent. Au programme, un dialogue vivant pour préparer à la représentation : exploration des thématiques, discussions et échanges.

Remarque : spectacles conseillés à partir de 15 ans pour les sorties en groupe (scolaires ou associatifs)

Intéressé-e ? Contactez-nous au :
02/242 96 89 – contact@oceannord.org

Le Discours de l'homme rouge

Mahmoud Darwich/Chef Seattle

Midis de la Poésie



© Simone Birton

Mahmoud Darwich
(Et La Terre comme une langue - Film)

Présenté en collaboration avec Les Midis de la Poésie au sein d'une programmation de spectacles qui traitent différentes modalités de l'altérité, *Le Discours de l'homme rouge* porte une expérience d'écriture « en mouvement », une parole d'altérité : de la terre des indiens d'Amérique à la terre de Palestine, d'un exil à l'autre. Il met en parallèle le Discours du Chef amérindien Seattle de 1854 et le *Discours de l'homme rouge* de Mahmoud Darwich de 1992- le poète palestinien s'étant en quelque sorte « reconnu » dans le propos du premier et le sort de son peuple.

Dans le texte de Darwich, il y a d'évidence une identification avec le sort des amérindiens, avec le « peau-rouge », comme il aimait d'ailleurs à se considérer lui-même. Tandis qu'il se glisse dans la peau du Chef Seattle, se déploie à partir du discours du chef indien, une « traduction créatrice » qui, passant par l'évocation en transparence de l'univers et de l'imaginaire Palestinien, rejoint la parole de tous les grands perdants de l'histoire.

Il nous sera donné d'entendre tout d'abord *Le Discours du Chef Seattle*, dans une traduction française, lu par le comédien Paul Camus puis *Le Discours de l'Homme rouge* de Mahmoud Darwich lu, en arabe surtitré en français, par le comédien Amid Chakir.

Les Midis de la Poésie organisent également des ateliers d'écriture en rapport avec ce événement : renseignements sur leur site www.midisdelapoésie.be

Avec **Amid Chakir, Paul Camus**

et la collaboration de **Guillemette Laurent, œil extérieur**
Rachid Faratou (surtitrage)

Langues : Français, Arabe (surtitrage-français de la traduction d'Elías Sanbar)

En coproduction avec Les Midis de la Poésie
En partenariat avec la Chaire Mahmoud Darwich
Avec nos remerciements aux Editions Actes Sud
et à la Fondation Mahmoud Darwich

Patiences

(photo & audio)

Madelaine Camus



© Madeline Camus

« À la maison médicale Couleurs Santé, les patient-e-s vont et viennent. Pour une consultation médicale, un atelier cuisine, ou une marche autour des étangs. Tou-te-s habitent le quartier. Certain-e-s sont là depuis des années. Ancienne kinésithérapeute de l'équipe, partie depuis bientôt trois ans, je suis revenue à leur rencontre avec un appareil photo et un enregistreur à la main.(...) Et nous parlons. Ils et elles me racontent l'enfance, la vieillesse, le quartier, les déménagements, les maladies, les arrêts de travail, les animaux, les familles, les amours. J'ai quelques questions sur un bout de papier, mais souvent je n'ai pas besoin de les poser. Et je les photographie. Dans leur chambre, leur cuisine, sur leur balcon, ou dans leur parc préféré. Cette exposition est née de ça. D'images et de mots qui racontent des vies. C'est simple, trop simple, et pourtant ça me donne le vertige. » (Madelaine Camus)

Les photos seront présentées dans le Bar du Théâtre accompagnées chacune de l'entretien correspondant qu'il vous sera possible d'écouter au casque.

Soutien Maison Médicale Couleurs Santé – Ixelles

Ingrid

Clément Laloy/Nathalie Rjewsky

Ingrid dit qu'elle était dans sa cuisine et que tout à coup, le temps est passé sans elle. Où était-elle à ce moment-là ? Que s'est-il passé ? Qu'y a-t-il en dehors du temps et de l'espace ? Comme être humain, on ne peut en avoir aucune idée. Ingrid dit avoir senti quelque chose. Elle essaye d'expliquer. Elle essaye de comprendre. Mais les mots ne disent qu'une partie des choses de son expérience.

Ce seul en scène de 30 minutes est en accès libre.

Avec **Nathalie Rjewsky** – Écriture et mise en scène **Clément Laloy**
Scénographie **Jean-François Castel**

Les Voix du Val des Roses installation audio

En alternance avec ce spectacle, Nathalie Rjewsky & Anne Sophie de Bueger proposent, au Studio du théâtre également, l'écoute d'enregistrements de vieilles personnes dites démentes qu'elles ont fait au Val des roses.

Invité d'honneur

Koffi Kwahulé



© Chantal Bildeau

Dramaturge et romancier, Koffi Kwahulé est né à Abengourou (Côte d'Ivoire) en 1956. Il s'est formé à l'Institut national des arts d'Abidjan, à l'école de la rue Blanche (Ensatt) et à l'université de Paris 3 - Sorbonne nouvelle où il a obtenu un doctorat d'études théâtrales. Il est l'auteur d'une trentaine de pièces traduites dans plusieurs langues. Il a reçu le grand prix de Littérature dramatique 2017 (France) et le prix Bernard Marie-Koltès (2018) pour *L'Odeur des arbres*, publié aux éditions Théâtrales, et le grand prix Ahmadou Kourouma 2006 (Suisse) pour son roman *Babyface*, publié aux éditions Gallimard. Pour l'ensemble de son œuvre, il a reçu en 2013 le prix Édouard-Glissant (France), et en 2015 le prix Mokanda (Congo-Brazzaville).

9/10 – Rencontre avec Isabelle Pousseur après la représentation de *Éloge de l'altérité*.

04 | 08/10 – Atelier d'écriture (INSAS)

08/10 – Lecture publique de fin d'atelier (INSAS)

12/10 – Rencontre après la représentation *Jaz*

Les rencontres

Plusieurs invités ont été sollicités pour intervenir en tant que spectateurs, en après-spectacle, avec le regard plus singulier que leur donne leur domaine de savoir ou de recherche. Nous vous les présentons ici brièvement, en rapportant leurs ouvrages les plus pertinents à la thématique du festival ou à celle de certains spectacles en particulier.

Michel Dupuis – 02/10 & 17/10 Rencontre «Âges»

Michel Dupuis, philosophe, est professeur ordinaire à l'Université catholique de Louvain (UCL), Bruxelles et président du Comité consultatif de bioéthique de Belgique.

Le soin, une philosophie spécifique - Seli Arslan, 2013
Levinas en Contrastes - De Boeck, 1998

Corine Sombrun – 07/10

Corine Sombrun est une écrivaine française, ethnomusicienne et spécialiste du chamanisme mongol formée à la transe par des chamanes de Mongolie. Elle s'inscrit parmi les écrivains voyageurs.

Journal d'une apprentie chamane - Pocket, mars 2002
Mon initiation chez les chamanes - Albin Michel, janvier 2004

Isabelle Stengers – 10/10

Isabelle Stengers est une philosophe et scientifique belge, spécialiste de la philosophie des sciences et enseignante à l'ULB.

Médecins et sorciers - Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1995 (avec Tobie Nathan.)
La Sorcellerie capitaliste - Paris, La Découverte, 2005 (avec Philippe Pignarre)
Les Faiseuses d'histoires: que font les femmes à la pensée? - Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2011 (avec Vinciane Despret)

Sophie Richelle (sous réserve) – 17/10 Rencontre «Âges»

Sophie Richelle est docteure en histoire de l'Université du Luxembourg et chercheuse à l'ULB.

Hospices. Une histoire sensible de la vieillesse (Bruxelles 1830-1914) - Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

François Galichet – 17/10 Rencontre «Âges»

Après des études de philosophie (Normale Sup Ulm, agrégation puis doctorat d'Etat de philosophie) François Galichet a longtemps exercé en coopération (Algérie, Sénégal) avant de prendre un poste de professeur des Universités à l'Université de Strasbourg jusqu'à sa retraite, en 2004. Il n'en demeure pas moins extrêmement actif, en particulier sur les questions du vieillissement et de la fin de vie.

Mourir délibérément? pour une sortie réfléchie de la vie - Presses universitaires de Strasbourg, 2014 - *Vieillir en philosophe*, Odile Jacob, 2015

Frédéric Worms – 17/10 Rencontre «Âges»

Frédéric Worms, né en 1964, est un philosophe, professeur de philosophie contemporaine à l'École normale supérieure, établissement dont il est devenu directeur-adjoint en septembre 2015.

Depuis 2013, il est membre du Comité consultatif national d'éthique. Depuis 2017 Frédéric Worms anime chaque lundi soir sur France-Culture *Matières à penser* une émission de discussion libre et philosophique avec un invité.

La Philosophie en France au XX^e siècle. Moments - Gallimard, Folio-Essais, 2009
Le Moment du soin. À quoi tenons-nous? - Paris, PUF, 2010
La philosophie du soin (Éthique, médecine et société) - Sous la direction de Lazare Benaroyo, Céline Lefève, Jean-Christophe Mino, Frédéric Worms, Paris, PUF, 2010

Ali Ouattah – 19/10

Ali Ouattah est Docteur en psychologie, clinicien au service desanté mentale D'ici et d'ailleurs.

Interprétations et traitements traditionnels de la maladie mentale au Maroc
Pour une psychiatrie "culturelle" marocaine - Rabat, Editions Okad, 2007

Les artistes du Festival – 24/10

Le Théâtre art de l'autre - Rencontre en forme de final

Et je voulais ramper hors de ma peau

Création

Francine Landrain et Valentine Gérard

Une réconciliation avec l'appel de la transe

Entretien avec Laurent Ancion

Tremblez, simples mortels, les sorcières sont de retour! Naguère brûlée tel un vautour sataniste, aujourd'hui pourfendeuse de domination et d'injustice, la sorcière est la figure symbolique d'un écoféminisme réactif et puissant, en lien avec les forces de la nature et de la littérature. Au Théâtre Océan Nord, « Augustine » et « Boukabou » (entendez Valentine Gérard et Francine Landrain) en seront deux satanées ambassadrices. Avec Et je voulais ramper hors de ma peau..., ces prêtresses du XXI^e siècle proposent de mettre en place, en compagnie des spectateurs, un « rituel de ré-enchantement » du monde. « Il y a du boulot! », rigolent les deux créatrices quand on les rencontre à Liège, près d'un chaudron qui bout (logique, mais c'était juste de la soupe).

Valentine Gérard et Francine Landrain sont deux comédiennes formées au Conservatoire de Liège, mais de génération différente, l'une a 36 ans, l'autre 64. Elles se sont rencontrées au Groupov, dont Francine est l'une des membres fondatrices. Valentine a rejoint le collectif pour le spectacle Un Uomo di meno, mis en scène par Jacques Delcuvelierie en 2010. Depuis, elles ne se sont plus quittées. Si 30 ans les séparent, des atomes « ultracochus » ont créé entre elles une grande connivence de pensée et d'espoir. Riches de leurs lectures, de leurs chants, de leurs danses et de leur humour brûlant, elles ont bâti à mains nues, par le plateau, un spectacle comme « un appel à la vie ». Ce rituel volontiers intuitif et sensitif alliera tous les tons: il nous parlera en face, s'envolera en chant incantatoire, avant de nous balancer une bonne référence de lecture. Passer de la chasse aux sorcières à la revendication d'en être une, c'est transformer une agression en révolution.

Laurent Ancion *Quelle a été l'étincelle qui a scellé votre connivence?*

Valentine Gérard Notre amitié est vraiment née dans le travail sur le plateau, au moment des répétitions d'Un Uomo di meno, au Théâtre National. Il faut dire qu'on dormait carrément dans le théâtre! Cela faisait partie de l'aventure et de la façon intense de travailler de Jacques Delcuvelierie au Groupov. Par la suite, notre lien s'est intensifié quand j'ai participé à un atelier basé sur un livre que j'avais offert à Francine: L'appel de la transe, de Catherine Clément. Avec d'autres artistes, nous y explorions différents phénomènes de « transe » de notre histoire occidentale, des Bacchantes aux hystériques de Charcot, en passant par les mystiques chrétiennes. Le projet a dû s'arrêter: le Groupov a cessé ses activités, faute de subventions. Notre connivence, elle, a continué à grandir. Toutes deux, nous continuions à penser, à lire, à découvrir, à partager... Et c'est au Festival Factory, en 2019, que se sont dessinés les contours d'un projet à deux.

LA *On sent une très belle vibration entre vous deux – et on devine son intensité puisque c'est d'elle qu'est né le spectacle.*

Francine Landrain C'est vrai que nous nous sommes trouvés des atomes ultracochus sur une question qui compte pour moi depuis plus de vingt ans: la question du « sensible », et surtout de sa perte. Comment se fait-il que nos sociétés ne répondent plus qu'aux seules logiques de la raison, du profit, de la conquête? Où sont passées d'autres sensibilités, d'autres sensations? Où a disparu la nature? Où va passer la vie? Ce sont ces questions, déjà, qui m'avaient donné envie de travailler avec Jacques Delcuvelierie, au début des années 80. Tous les premiers spectacles du Groupov exploiraient la notion des « restes ». Nous avions l'impression d'assister à la fin d'un monde – sinon à la fin du monde. Dans le spectacle Faites ce qu'on vous dit et il vous arrivera une surprise que personne ne peut imaginer (nous aimions les longs titres et les longs spectacles, il faisait cinq heures), nous jouions des êtres qui ont oublié les choses les plus simples: ils ne savent plus à quoi sert la bouche, à quoi servent les objets. Ils sont en perte complète d'éléments sensibles. Et de façon très explicite, il y a eu Koniec, en 1987, dont le titre signifie « Fin » en polonais. Pour Jacques Delcuvelierie comme pour nous tous, c'était la fin de l'utopie du « Grand soir » évidemment, l'échec du communisme. Et en rencontrant Valentine, née en 1985, j'ai perçu exactement les mêmes préoccupations, avec d'autres mots peut-être, d'autres concepts, mais qui nous ont immédiatement connectés.

LA *Cet appel au sensible, comme le féminisme, est un combat qu'il faut – et qu'il faudra – toujours recommencer, jusqu'au bout, et quelle que soit l'issue. Et je voulais ramper hors de ma peau... réunit-il les deux luttes?*

VG & FL Nous sommes femmes, la condition féminine traverse notre histoire personnelle, donc fatalement le point de vue féministe est très important pour nous. Mais le spectacle adopte un point de vue multiple. Nous ne voulons surtout pas réduire le prisme de nos explorations et de nos interrogations. D'ailleurs, ce que nous visons, c'est « l'égarément ». Au choix d'une seule thématique, nous préférons de loin nous égarer avec le public! C'est-à-dire forger un chemin que la raison ne puisse pas saisir et qui se ressent par différents canaux de sensibilité – comme la vie en fait. Notre sujet, c'est le vivant. Nous sommes à ce moment de l'histoire humaine où chacun ressent que tout peut basculer... Nous avons la forte intuition que l'urgence est de revaloriser les liens que nous pouvons encore tisser avec le vivant. Les questions qui traversent le spectacle sont finalement simples: va-t-on survivre? Et comment? Avec quelles valeurs? Les forces de destruction vont-elles l'emporter sur les forces vives d'espoir, de joie et de renouveau?

LA *C'est là qu'intervient la figure de la sorcière: quel est son rôle symbolique, qui apparaît comme une réhabilitation?*

FL Contrairement à ce que l'on pense souvent, les assassins de « sorcières » ont été beaucoup moins nombreux pendant le Moyen Âge qu'à la Renaissance. Cette période qu'on nous vend comme lumineuse, artistique, taillée dans le progrès, signe en fait le début du proto-capitalisme, des génocides et du colonialisme. Tandis que Colomb « découvre » l'Amérique, on tue massivement les femmes appelées sorcières en Europe. L'importance, symbolique en tout cas, de ces mises à mort, c'est qu'elles précipitent la fin d'un savoir empirique. En parallèle, les premiers esclaves africains sont déportés par bateau. L'Église catholique monte en puissance. Le tout porte le nom de « progrès ». Et au même moment, le sensible se perd en Europe, qui commence à exporter son modèle basé sur la seule raison.

VG Selon les termes de la philosophe belge Isabelle Stengers, nous savons que nous avons grandi dans « la propagande du progrès ». Pas plus qu'elle, nous ne voulons faire l'apologie du « c'était mieux avant ». Mais elle nous encourage à repérer comment un monde s'est construit avec la prétention d'être « des Lumières »

en bannissant d'autres champs de pratiques. Il est important de les connaître. Urgent même, puisqu'on a l'impression qu'aujourd'hui, on se prend le retour de boomerang en pleine face, notamment climatique.

LA *Sur scène, vous multipliez les outils, scientifiques, intuitifs, chorégraphiques, théâtraux et musicaux (avec la présence « percussante » du batteur David Costenaro) pour lancer un profond appel à la « transe ». C'est finalement le terme qui vous a réunis, à travers le livre de Catherine Clément, L'appel de la transe. Quelle valeur a-t-il pour vous?*

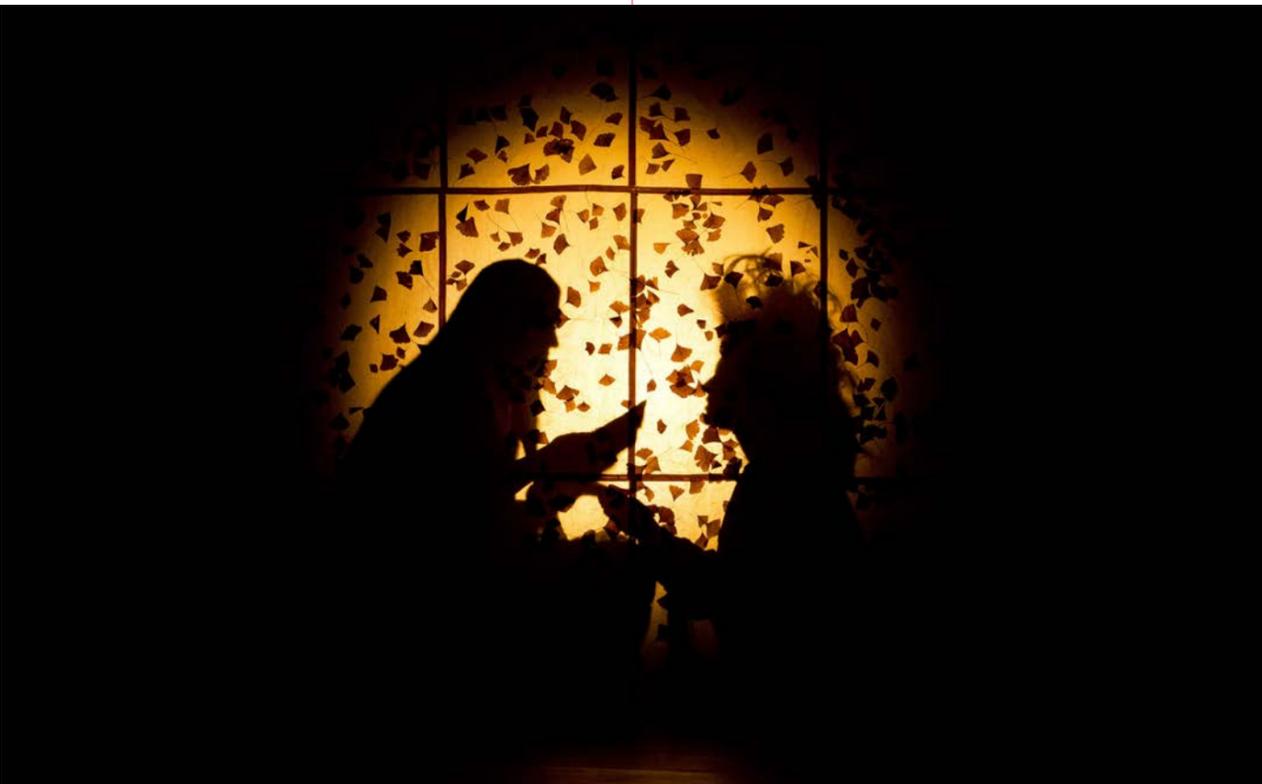
VG & FL Les états modifiés de la conscience, comme la transe, intéressent particulièrement les scientifiques aujourd'hui. Les neurologues et les psychologues, notamment, étudient ces « voyages de l'esprit » issus d'autres cultures que la nôtre: ils y perçoivent un potentiel de guérison. Ce que dit Catherine Clément, c'est que la pratique de la transe a évidemment existé dans l'histoire de l'Europe occidentale, mais que la pratique est « sortie » de notre culture. Seul nous reste donc « l'appel de la transe ». Elle dit que c'est un besoin intemporel et universel: un besoin de sortir de soi, de muer dans un temps court, de vivre une transformation intérieure, puis de revenir plus sereinement à sa vie.

Quand il n'est pas entendu, ce besoin s'exprime quand même. Et cela passe toujours par le corps. Les maladies de l'âme sont apparues, comme la dépression par exemple. L'usage de la drogue, le fait de prendre des extasys pour danser toute la nuit... Dans toutes les cultures, au moment de la transe, tu retrouves un guide, un encadreur. La grande différence ici, c'est que tu es seul. Il n'y a personne qui te protège et te ramène au juste endroit à la fin.

Catherine Clément relève d'autres expressions du corps qu'elle lie à ce manque: l'anorexie, la boulimie, autant de façon par lesquelles le corps marque le problème en disant « non ». Une réconciliation avec cet appel de la transe permettrait de retrouver une pratique qui met toutes ces souffrances dans une marmite, les chauffe à blanc et permet de revenir à la vie un peu « lavé ». Comment des rituels de modifications de soi permettraient-ils de réinventer sa vie, plutôt que d'être dans la névrose?

LA *Votre spectacle, c'est un appel à la vie?*

En chœur Houlala oui! À fond. C'est un appel à la vie, à la fête, à la joie, à l'ivresse des sens, un appel à Dionysos! Que ce soit le rapport aux spectateurs, à l'histoire, à la littérature ou entre nous deux, c'est vraiment une espèce de gros chaudron. C'est une explosion de bonnes vibrations! Par nos armes poétiques, notre intention est de partager concrètement avec les spectateurs une expérience sensible, un moment de vitalité et de résistance – car c'est bien en tant que résistantes que nous réhabilitions la figure de la sorcière. C'était notre recette en tout cas, et on espère de tout cœur qu'elle atteindra les spectateurs!



© Dominique Hourman

Représentations

07 > 10/10 & 14/10
19 > 21/10 & 23, 24/10

07/10 Rencontre d'après spectacle avec Corine Sombrun
10/10 Rencontre d'après spectacle avec Isabelle Stengers
19/10 Rencontre d'après spectacle avec Ali Aouttah

Conception / écriture / Jeu **Francine Landrain & Valentine Gérard**
Co-mise en scène et scénographie **Stéphane Arcas** – Musicien **David Costenaro**
Costumes **Estelle Rullier** – Assistanat **Elise Deschambre** – Lumière **Margaretta Andersen** – Coordination artistique et suivi de production **Valentine Gérard**
Chargée de diffusion **Cécile Lecuyer**

Production Théâtre Océan Nord
Soutiens Fédération Wallonie Bruxelles service Théâtre (CAPT et aide à l'écriture), La COOP, Théâtre de l'Ancre, Province de Liège, Groupov, Festival de Liège, La Chaufferie Act1, Arsenic

Remerciements à Sofie Kokaj, Fabrice Adde et Nelly Latour pour leur précieuse complicité, à Edith Bertholet, Marie-France Collard, Jacques Delcuvelierie et Jean-Pierre Dupuy, Mathilde Lefevre, Pave, Jean-Pierre Urbano

Jaz

Création

Koffi Kwahulé

Un projet de Djo Ngeleka mis en scène par Laetitia Ajanohun

La musique qui se dégage de 'Jaz' est universelle

Entretien avec Laurent Ancion

« Je pense que le théâtre est l'art de se confronter à l'altérité et aux risques qu'elle implique nécessairement », estime Koffi Kwahulé. Avec *Jaz*, un texte qu'il compose en 1998, l'auteur ivoirien n'épargne pas sa peine pour aller à la rencontre de cet « autre ». En scène, il invente un personnage de femme qui en raconte une autre, nommée Jaz, « qui ne parle jamais d'elle ». Qui est-elle ? Et qui est la narratrice, qui affirme qu'elle ne sait pas même « si Jaz est son véritable nom ». Jaz, surgie comme un « lotus » dans la ville délabrée où elle vit, a connu l'agression. Un viol répété par un des habitants de son immeuble, dans une sanisette, où elle se trouve parce que les WC de l'immeuble sont bouchés. Ce viol se répète tous les dimanches et Jaz ne parvient pas à mettre fin à la malédiction. Jusqu'à ce qu'elle introduise des balles dans un revolver qu'elle a caché dans sa culotte et qu'elle en plante une dans le regard de l'homme. En mots ou en actes ? Koffi Kwahulé vous en laissera la responsabilité... Sujet tabou mais d'extrême urgence, le thème du viol a inspiré le comédien et metteur en scène congolais Djo Ngeleka, inquiet de l'utilisation du viol comme arme de guerre à l'est du pays. Avec l'appui de la metteuse en scène belgo-béninoise Laetitia Ajanohun, il monte aujourd'hui un *Jaz* choral, qui se jouera au moins sur deux continents, l'Afrique et l'Europe. C'est d'ailleurs depuis Kinshasa que Djo et Laetitia nous accordent une interview, sur fond de chant des serins et – hélas – des fumées qui s'échappent encore du volcan Nyiragongo.

Laurent Ancion Djo, quel cheminement t'a amené à porter le projet Jaz ?

Djo Ngeleka Tout est parti d'une rencontre qui m'a bouleversé. J'étais en tournée théâtrale dans une région de mon pays que je visitais pour la première fois. J'ai grandi et je vis à Lubumbashi, tout au sud de la République Démocratique du Congo. Et je découvrais la partie « est » de la RDC : ce « pays dans le pays » où l'on dit que ça tire en permanence, dans une violence constante. À l'issue de la représentation de notre spectacle d'alors, une femme est venue me trouver et m'a confié son histoire. Je ne peux pas la raconter ici, mais elle m'a laissé ému, abattu et plein de questions. Quel remède pouvais-je apporter au mal qui la rongait ? Comment rapporter le récit de sa souffrance vers le sud, vers Lubumbashi, qui sait sans savoir... Je me sentais démuné. En 2018, Isabelle Pousseur m'a passé plein de textes de théâtre. Et parmi ceux-ci, il y avait *Jaz*. C'était incroyable : j'y reconnaissais le récit de cette dame, et je me suis dit que j'avais peut-être trouvé ma réponse, humble et théâtrale, à la souffrance qu'elle m'avait racontée.

LA Tu as d'abord exploré ce texte toi-même, en solo ?

DN Oui en effet ! Dans un premier temps, j'avais confié le texte à une comédienne, puis je me suis rendu compte que je ne pouvais pas lui expliquer comment jouer ce que je ressentais. Il fallait que le texte me traverse moi-même. Je souhaitais « être » la dame, être dans sa situation. C'était donc un homme qui jouait le personnage féminin de Jaz ! C'était une étape très importante. Mais être à la fois acteur et metteur en scène était une gageure. J'ai proposé à Laetitia Ajanohun de reprendre la mise en scène, et le projet a évolué ensuite vers un spectacle plus choral.

LA En pratique, aujourd'hui, la parole est partagée en deux... et même en trois, puisque Djo est rejoint en scène par la comédienne Solange Muneme et par le guitariste multi-instrumentiste Aurélien Arnoux. On sent monter le jazz dans ce Jaz...

Laetitia Ajanohun Oui bien sûr ! C'est tout à fait intentionnel de la part de Koffi Kwahulé. Mais attention, il n'y a pas deux « z » à *Jaz*. Et il ne peut pas y en avoir. On comprend que c'est la part manquante du personnage, ce qui a été tué en elle par l'acte qu'elle a subi. C'est sa mort. La possibilité du deuxième « z », c'est peut-être Oridée, un personnage d'une grande beauté, intouchable, dont elle parle souvent – une autre elle-même ? C'est dans cette balance entre la mort et la vie, entre le silence et les notes, que se niche aussi le jazz. L'histoire du jazz passe par le désir de faire éclore un lotus au milieu des décombres. Et l'on sait que Koffi Kwahulé est habité par cette musique : il la convoque dans plusieurs de ses textes. Ce sont des tentatives évidemment. Nous n'atteignons pas le jazz, tout comme aucun jazzman ne le fait !



© Yas Ilunga

Quand il commente *Jaz*, Koffi Kwahulé évoque beaucoup Coltrane, ce jazzman qui est passé par d'autres musiques et d'autres spiritualités. C'est beau, parce que dans l'écriture de *Jaz* on sent qu'il y a chez sa narratrice une recherche de beauté et un vocabulaire quasiment religieux par moments. Kwahulé nous interroge sur la notion du sacrifice, du consentement, du jugement. Il se demande comment, rien qu'avec des mots, on peut « déplacer » le crime et transformer la victime en coupable. Cette femme est tout le temps en tensions contradictoires : à la fois, elle peut être en rejet de cet homme, dire qu'elle est sa femme, lui donner raison, vouloir le tuer, vouloir absolument rester... Il y a d'incroyables mouvements qui, comme chez Coltrane, relèvent presque de l'expérience mystique. Plus on travaille ce texte, plus on découvre à quel point il va loin dans la compréhension d'un trauma lié au viol.

LA L'incertitude du propos peut aussi faire penser au caractère libre d'une interprétation jazz...

LAJ Dans le texte de Koffi Kwahulé, le temps est dilaté. La narratrice (ou Jaz ou Oridée) partage sa pensée par fragments, livrés en phrases courtes, avec des temporalités incertaines. Par exemple, elle dit « ce matin », mais on se rend compte qu'il y a plusieurs matins différents. On n'est jamais sûr de quel jour on est, ni du fait qu'elle n'a peut-être tué cet homme que dans sa tête. Le texte est extrêmement bien construit, dans une abstraction qui mène au concret de l'émotion. C'est super fort et super beau ! Il y a une liberté de motifs, de reprises, d'espace à remplir soi-même, et tout cela peut évoquer le jazz.

LA On perçoit parfois deux éléments saillants dans *Jaz* : d'une part, cette critique de l'« inquisition » qui transforme la victime en coupable et, d'autre part, le revolver que porte Jaz, comme une promesse de vengeance. Mais ce n'est pas un plaidoyer. C'est plutôt une invitation à « penser l'impossible », grâce au théâtre ?

DN Oui, effectivement, mon intention première était de parler du viol comme arme de guerre, tel qu'utilisé à l'est de la RDC. Le fait que Jaz soit armée d'un revolver allait dans le même sens. Lors de cette première lecture, j'ai senti que j'avais une réponse à ce qui se passe dans mon pays, que j'avais trouvé mon remède. Mais peu à peu, des zones de flou et de nuances se sont créées dans ma tête. Avec Laetitia, nous avons choisi d'aller aussi travailler le spectacle de l'autre côté de la Méditerranée, en Europe, à Bruxelles. Notre périple de création est un large voyage, Bruxelles-Lubumbashi-Kinshasa-Bruxelles ! À chaque étape, d'autres lumières viennent éclairer notre perception du texte. Par exemple, je voyais d'abord Jaz comme la victime. Le texte

révèle qu'elle a peut-être tiré sur son agresseur. C'était pour moi une réponse (symbolique en tout cas) légitime. Mais peu à peu, j'ai compris qu'au-delà du viol qu'elle a subi, elle se retrouve alors criminelle. Cette question de la « double peine » est universelle. Solange Muneme, ma partenaire en scène, est même allée jusqu'à dire : « En fait, je veux que Koffi Kwahulé ne fasse pas que Jaz tire sur l'homme ».

LA Dans ses didascalies, au début du texte, Koffi Kwahulé recommande « Un jazz (un seul instrument) qui, de temps à autre, troue (est troué), enlace (est enlacé), par la voix de la femme ». Avec la guitare électrique d'Aurélien Arnoux, quelle est la place de la musique sur le plateau ?

LAJ Centrale ! (rires) En pratique, Aurélien est réellement au centre du plateau. La musique nous aide à créer des champs d'abstraction. Les mots, par la puissance de leur sens, peuvent enfermer. Les notes sont plus abstraites. La musique nous permet de ne jamais figer le propos, de garder la libre interprétation du récit. Aurélien, avec qui j'ai travaillé sur plusieurs spectacles en France, au Niger, en RDC, vient du jazz. Nous devons écrire sa partition, alors il nous dit que ce n'est plus du jazz, puisque c'est écrit ! Mais il laisse des points de suspension, des ouvertures, il fait des virages à 180° ou à 20°. En un mot, il crée du mouvement. On est vraiment dans une tentative où la musique devient le centre du propos. C'est elle qui fait naître la parole des acteurs.

LA Vous auriez dû créer le spectacle cet été, à Kinshasa puis à Goma (dans l'est du Congo), mais une troisième vague du Covid-19, puis l'éruption du volcan Nyiragongo, vous ont coupé la route. Finalement, les premières seront bruxelloises. Comment crée-t-on ainsi un spectacle destiné à être reçu sur plusieurs continents ?

DN Tout est parti, pour moi, d'un ressenti, d'un sentiment et de la volonté de porter une parole. C'est la première fois que je viens jouer un spectacle professionnel en Europe. Il y a donc de la peur et, bien sûr, de l'enthousiasme. Et surtout, je veux chaque soir partir de l'instant présent. Aurélien, Solange et moi ne venons pas en scène pour convaincre d'une vérité, mais pour continuer à partager des questions qui nous taraudent depuis longtemps.

LAJ L'identité du spectacle est marquée par une musicalité et un phrasé venus du sud de la RDC. J'aime beaucoup comment chaque territoire reconstruit la langue française. Je n'essaye jamais de le gommer. Et je pense que la musique qui se dégage de *Jaz* est universelle.

Représentations

12, 13/10 & 19/10
21, 22/10 & 24/10

12/10 Rencontre d'après spectacle avec Koffi Kwahulé

Texte Koffi Kwahulé

Avec Djo Ngeleka, Solange Muneme et Aurélien Arnoux
Initiateur du projet Djo Ngeleka – Mise en scène Laetitia Ajanohun
Création musique Aurélien Arnoux – Scénographie et création lumière
Guy Mukonkole et Laetitia Ajanohun
Régie générale Guy Mukonkole

Coproduction Théâtre Océan Nord, Compagnie du Risque
et Compagnie la Seringu'arts

Appui financier Institut français de Paris Dispositif Des mots à la scène

Soutiens Institut français de Lubumbashi Halle de l'étoile, Institut français de Kinshasa
Halle de la Gombe - Wallonie Bruxelles International, Bureau de Lubumbashi

Remerciements Rita Mukebo et Joseph-Leonard, Francesco Nchikala

Home

Morceaux de nature en ruine

Magrit Coulon

Comment faire tenir 90 ans de vie dans 15m2 de chambre ?

Entretien avec Laurent Ancion

Près de 60 ans les séparent. Mais un incroyable spectacle les réunit. La toute jeune équipe de Home, emmenée par la metteuse en scène Magrit Coulon, s'est immergée dans l'univers des maisons de retraite pour y forger une première œuvre hors norme, née dans le giron de l'INSAS. Sans maquillage ni costumes particuliers, avec juste quelques objets a priori anodins, les trois jeunes interprètes incarnent, au sens propre, des personnes très âgées, prises dans l'état des quatre murs de leur «home». Temps étiré, rythme alangui: entre théâtre et performance, le spectacle estime que l'aventure humaine réside parfois dans le simple fait de parvenir à ouvrir ou non une bouteille de jus d'orange. Et quand les mots brisent le silence, ils touchent

le monde réel et de les reconstituer sur le plateau. J'avais 18 ans. J'ai eu directement envie de pouvoir passer du temps près d'une personne âgée. Mais j'étais à Bruxelles depuis deux semaines, arrivée de France, je ne connaissais pas la ville et encore moins de vieille personne. Je suis alors entrée un peu par hasard dans la Résidence Malibran, où on m'a permis de circuler sans souci, en confiance. Personne ne m'a posé de question et j'ai fait des rencontres incroyables. J'ai tellement aimé que j'y suis retournée tous les matins de la semaine.

LA *L'exercice s'est bien passé?*

Magrit J'ai adoré. C'était classique, j'ai joué avec un costume de vieille dame, etc. Mais quelque chose s'était enclenché. Je me suis demandé, en fait, quelle était la véritable différence entre la jeunesse et la vieillesse. Existe-t-elle vraiment? Par quelles limites? Par quelles constantes? J'ai grandi avec un frère de deux ans plus vieux que moi. Et je n'ai jamais eu l'impression d'être vue comme la petite, j'avais plutôt avec lui. C'est drôle, mais ce décalage m'a donné la sensation de ne pas savoir ce que c'est d'être jeune. Ce qui nous caractérise, ce n'est pas tant l'âge. C'est plutôt un rapport au monde. Les vieilles personnes elles-mêmes s'identifient rarement à l'âge qu'elles ont. À l'intérieur, certaines dansent, comme elles l'ont toujours fait. Ce qui m'a fascinée dans les maisons de retraite, c'est cette vie, comme alanguie. À 85 ou 90 ans, tu n'es plus dans l'âge du «faire». Tu regardes les autres agir. Cet âge de la contemplation, doublé de puissants et invisibles mouve-



© Hubert Amiel

au cœur: les vraies voix des résidents, que l'équipe a enregistrées lors de son immersion, «sortent» de la bouche des acteurs, au jeu millimétré. Un travail de synchronisation qui achève le trouble face à une création à la fois rigoureusement documentaire et totalement libre dans sa forme. «J'ai voulu inviter les spectateurs dans la salle commune d'un home, pour vivre une fois au moins le temps réel qui s'y joue», résume la metteuse en scène, ouvrant à de piquantes questions de société: pourquoi parque-t-on les vieilles personnes? Qui désirerait lui-même vivre cela? Créé au Festival Factory, à Liège, en mars 2020, puis élu «Meilleure découverte» par les Prix Maeterlinck la même année, «Home» s'est encore peu joué, Covid oblige. C'est donc presque une nouvelle «première» belge qui nous attend impatiemment au Théâtre Océan Nord – quel que soit notre âge.

Laurent Ancion *Le festival Mouvements d'altérité s'intéresse à la question de «l'autre», en se demandant «comment faire du plateau le lieu de son apparition», pour reprendre les mots d'Isabelle Pousseur. Cet «autre», il faut d'abord le connaître, le rencontrer. Qu'est-ce qui t'a décidée à aller en maisons de retraite?*

Magrit Coulon C'était assez instinctif. Depuis toujours, je me sens bien à côté des personnes âgées, peut-être parce que je me sens moi-même vieille à l'intérieur! En regardant rétrospectivement mon parcours à l'INSAS, je me rends compte que j'ai réalisé plusieurs exercices en lien avec les maisons de retraite. En première année, pour notre tout premier séminaire, Anne-Marie Loop nous avait demandé d'observer des gens dans

ments intérieurs, m'a donné des envies de théâtre.

LA *Le titre Home, est d'une belle efficacité. On peut d'abord penser au «Home sweet home», ce «chez soi» qui nous ressource. Mais il s'agit bien sûr ici des «homes», pas si doux que ça. Ces maisons, pensées pour tous, ne sont-elles pas parfois les maisons de personne?*

MC Oui, c'est vraiment la problématique posée par ces lieux. Pour les résidents, il y a l'impossibilité d'un «chez soi», alors qu'il s'agit souvent de leur ultime demeure. Comment faire tenir 90 ans de vie dans 15m² de chambre? La porte du bâtiment est fermée par une double porte à code, comme une banque. En revanche, la porte de la chambre est ouverte à tous vents. Qui a envie de vivre ainsi?

Tout est dit sur un petit panneau qu'une résidente avait accroché à sa porte: «Entrez lentement, merci...». Je comprends bien sûr le personnel, qui doit s'occuper d'énormément de gens dans un temps extrêmement réduit, par manque de moyens. Mais cela n'enlève rien à ce que ressentent les pensionnaires. Tu as vécu longtemps, tu es riche de toutes tes expériences, de tes victoires, de tes échecs, et tout à coup, tu n'es plus qu'un vieux au même titre que tout le monde que tu vois. J'ai rencontré beaucoup de personnes qui ne veulent plus sortir de leur chambre, pour éviter de «se reconnaître» dans les autres. Ou certaines qui m'ont soutenu que le lendemain, elles rentreraient à la maison, «bien sûr». Avoir les mêmes horaires, les mêmes activités, toujours avec les mêmes personnes, c'est un terreau où il est difficile de trouver de la richesse.

Avec les voix des résident-es du Home Malibran.

Conception et mise en scène Magrit Coulon – Avec Carole Adloff, Alice Borgers reprenant le rôle de Anaïs Aouat, Tom Geels – Dramaturgie Bogdan Kikena Collaboration au travail physique Natacha Nicora – Création et régie sonore Olmo Missaglia en alternance avec Barbara Juniot – Création Lumière Elsa Chêne Scénographie Irma Morin – Direction technique Michel Delvigne Production Meryl Moens

LA *C'est cette question que tu as voulu amener au plateau?*

MC Oui, j'ai voulu inviter les acteurs, puis les spectateurs, dans la salle commune d'un home, pour vivre une fois au moins le temps réel qui s'y joue. Comment poser un autre regard sur ces lieux et sur ses habitants? La question du vieillissement de la population, en Europe, semble déniée. Or si nous sommes vaguement certains de quelque chose, c'est que nous serons tous vieux, un jour ou l'autre. N'y a-t-il pas un écart aberrant entre cette conscience de l'avenir et notre absence d'action? L'enjeu de Home est de permettre à chacun de trouver le temps de penser à sa propre vieillesse. Observer de très jeunes personnes agir comme de très vieilles, ça fait réfléchir.

LA *Comment avez-vous réalisé ce travail de gestuelle quasiment documentaire avec Carole Adloff, Anaïs Aouat et Tom Geels, les trois acteurs?*

MC La source de départ de notre travail, c'est un grand carnet d'observation où je notais des particularités que j'observais chez différentes personnes: la façon d'attraper une madeleine, de la regarder avant de la manger, de regarder les autres, de rire et puis de s'assoupir en un instant... Comment représenter la vieillesse humaine sans triche? Et comment, à partir d'un rythme non-théâtral, faire du théâtre? Plutôt que montrer les événements par la surface (les rides, les cheveux blancs), nous avons essayé de les donner à sentir. Pour les trois acteurs, il s'agissait de se trouver une carcasse, l'enveloppe d'un corps vieilli qu'ils enfilent. À l'intérieur, ils explorent comment ça voyage. Malgré ses apparences millimétrées, le spectacle comporte des parties improvisées. L'écoute des acteurs m'éblouit à chaque fois. Il y a beaucoup d'interdépendance entre eux, comme entre les pensionnaires d'une maison de retraite: la personne dans son fauteuil roulant est poussée par celle qui peut marcher, mais c'est celle dans le fauteuil qui voit encore et qui guide...

LA *Le travail des acteurs inclut aussi ces étonnants passages parlés: les interprètes «jouent» les voix enregistrées de certains résidents, récoltées durant l'immersion. C'est une partition presque chorégraphique...*

MC Pour moi, c'est même de la magie! Je ne sais pas comment ils ont noté leur partition pour parvenir à coller à ce point avec la voix de quelqu'un d'autre. Sincèrement, en les regardant, je me retrouve comme une petite fille sur laquelle la magie marche à chaque fois. C'est un travail d'orfèvres, de profonde fusion avec ce qui est dit. Sans doute cette intensité parle-t-elle de la force de leur engagement dans le projet, ce pourquoi je les remercie infiniment.

LA *Home est-il un cri d'alerte, sous son calme apparent?*

MC Certainement. Je suis convaincue que personne – qu'on ait 30, 40, 60, 80 ans – n'a envie d'aller en home. Malgré cela, on ne travaille pas au changement. Il y a de nombreuses alternatives, mais elles restent marginales. Je pense par exemple aux Babayagas, à Montreuil: une vingtaine de dames habitent une résidence autogérée, participative et engagée, réservée aux femmes de plus de 60 ans. Un projet féministe collectif et inspirant! Je pense aussi à cette observation: dans les maisons de repos, on trouve une majorité de retraités qui ont trop de temps. Et à l'extérieur, on trouve une majorité de parents qui n'en ont pas assez. Quand a-t-on perdu le fil? Notre culture occidentale a sans doute besoin de retrouver «la beauté des choses usées», pour citer *Éloge de l'ombre*, de Junichiro Tanizaki – un livre qui date de 1933, il y a près de cent ans déjà. Pourquoi tout ce blanc clinique dans les maisons de retraite? Si les murs étaient ridés, les vieux se sentiraient peut-être moins vieux?

LA *La sagesse, dit l'adage, n'attend pas le nombre des années. Sans te caricaturer, tu sembles avoir toi-même déjà énormément réfléchi? On aimerait s'imaginer que tu animais déjà le coin philo en classe de maternelle!*

MC Haha! Pourtant quand je suis rentrée à l'INSAS, je me suis sentie tellement inculte. C'était même assez violent. Mais, à bien y penser, c'est vrai que j'ai beaucoup lu quand j'étais petite. Et relu d'ailleurs. Tout et n'importe quoi: les Picsou de la collection de mon frère, ou les livres de ma mère. Elle a une énorme curiosité sur le monde. Je serais heureuse d'avoir un peu hérité de sa soif. J'aime me souvenir que le mot «intelligence» vient de «interligere», c'est-à-dire faire des liens. Il ne s'agit jamais d'un savoir qui écrase, mais d'un lien qui réunit.

Projet issu d'un travail de fin d'études de l'INSAS

Production Festival de Liège, MoDul et la cie Wozu.

Coproduction Maison de la culture de Tournai/maison de création, Théâtre National Wallonie-Bruxelles

Avec l'aide du Ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles / Service du Théâtre.

Avec le soutien de l'INSAS, la Fondation Marie-Paule Delvaux-Godenne, L'Escaut Architecture, la Chaufferie-Acte1, La FACT, Le Théâtre des Doms, L'ANCRE Théâtre Royal, le Bocal.

Remerciements au personnel du Home Malibran, Stéphane Olivier, Christine Grégoire, Michel Van Slijpe, Fernand Coulon

Prix Maeterlinck de la Critique (Belgique) Catégorie «meilleure découverte» en 2020.

Représentations

13 > 17/10

17/10 Rencontre d'après spectacle avec Michel Dupuis, François Gallichet, Sophie Richelle (sous réserve) et Frédéric Worms